



HERSHL NOVAK

LA PREMIÈRE ÉCOLE YIDDISH DE MONTRÉAL

Traduction et présentation par Pierre Ancil

1911-1914



ב'י'ם אנהייב



SEPTENTRION

Extrait de la publication

LA PREMIÈRE ÉCOLE YIDDISH DE MONTRÉAL
1911-1914

Hershl Novak

LA PREMIÈRE ÉCOLE
YIDDISH DE MONTRÉAL

1911-1914

Baym Onhayb

בײַם אָנהײב

*Traduit du yiddish,
annoté et commenté par Pierre Anctil*



SEPTENTRION

Pour effectuer une recherche libre par mot-clé à l'intérieur de cet ouvrage, rendez-vous sur notre site Internet au www.septentrion.qc.ca.

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Illustration de la couverture: Les professeurs de l'école Peretz vers 1919. Debout à droite l'auteur Hershl Novak et, juste à côté de lui, le poète Jacob-Isaac Segal. (Yivo Institute for Jewish Research, New York)

Chargée de projet: Sophie Imbeault

Révision: Solange Deschênes

Correction d'épreuves: Carole Corno

Mise en pages et maquette de couverture: Folio infographie

Si vous désirez être tenu au courant des publications des ÉDITIONS DU SEPTENTRION vous pouvez nous écrire par courrier, par courriel à sept@septentrion.qc.ca, par télécopieur au 418 527-4978 ou consulter notre catalogue sur Internet: www.septentrion.qc.ca.

© Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire
Québec (Québec)
G1T 1Z3

Dépôt légal:
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2009
ISBN papier: 978-2-89448-596-5
ISBN PDF: 978-2-89664-552-7

Diffusion au Canada:
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau
Saint-Laurent (Québec)
H4N 1S2

Ventes en Europe:
Distribution du Nouveau Monde
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

REMERCIEMENTS

CETTE TRADUCTION s'inscrit dans le contexte de mes travaux antérieurs et, comme les précédents, elle n'aurait pas vu le jour sans l'appui d'un certain nombre de spécialistes versés dans l'étude du judaïsme est-européen. Grâce à ces personnes, j'ai pu franchir sans trop d'encombres la distance qui nous sépare de l'époque où Hershl Novak arrivait pour la première fois à Montréal et emportait dans le Nouveau Monde son univers de référence judéo-polonais. Sur ce plan, je tiens à dire toute ma reconnaissance à Ira Robinson, professeur d'études religieuses à l'Université Concordia, et à Vivian Felsen, petite-fille du journaliste Israël Medresh. Mes pensées vont aussi à Chantal Ringuet, qui m'a prodigué de judicieux conseils de traduction et à David Staines, directeur de l'Institut d'études canadiennes de l'Université d'Ottawa. De plus, je ne saurais passer sous silence l'appui que m'a prodigué Fruma Mohrer, directrice des archives au Yivo Institute for Jewish Research de New York, d'où proviennent certaines données et photographies utilisées dans cet ouvrage. Je m'en voudrais enfin de ne pas mentionner David Roskies, professeur de littérature juive au Jewish Theological Seminary of America et lui-même mémorialiste du Montréal yiddish.

INTRODUCTION DU TRADUCTEUR

À Gerald Tulchinsky

LA FONDATION EN 1911 de la première école de langue yiddish à Montréal, la Maylender Shul [l'école du Mile End], a été l'un des événements marquants de l'histoire juive canadienne. Au moment où les premiers élèves franchissaient la porte de cette institution, une immigration internationale de grande envergure atteignait Montréal, dont plusieurs milliers de Juifs est-européens qui avaient le yiddish comme langue d'usage. En mettant sur pied une première école yiddishophone en 1911, qui allait donner naissance à son tour à un système scolaire juif assez développé au cours de la Première Guerre mondiale, les animateurs de la Maylender Shul ouvraient la voie à la consolidation des premiers cercles intellectuels de langue yiddish dans la ville. Ces milieux culturels encore naissants eurent une influence déterminante sur l'évolution du judaïsme montréalais tout au long du xx^e siècle, à commencer par les arts, la littérature et le questionnement sur l'identité juive. Par leur détermination à rejoindre la jeunesse, les premiers militants du mouvement scolaire juif regroupèrent autour d'une cause commune des jeunes femmes et des jeunes hommes fraîchement débarqués au Canada, et désireux d'œuvrer à l'avancement d'une culture juive arrivée en Amérique au carrefour de la modernité. Après s'être rencontrés et encouragés dans ce contexte, plusieurs enseignants trouvèrent ensuite le courage de se lancer dans une carrière de pédagogue, d'activiste politique ou d'écrivain. Qui plus est, les institutions éducatives yiddishophones offrirent à plusieurs jeunes, épris des lettres et versés dans la connaissance des

textes fondateurs du judaïsme, la possibilité d'obtenir un gagne-pain en dehors des industries de la confection ou des métiers industriels. Véritable pouponnière de talents en éclosion, l'école yiddish montréalaise des années 1910 et 1920 défendit aussi l'usage du yiddish parmi les couches populaires d'origine est-européennes, et appuya l'idée que cette langue méritait une place de choix dans les organisations communautaires naissantes.

De fait, les écoles yiddish qui virent le jour après 1911 complètement et élargirent un ensemble institutionnel juif qui se mettait en place à Montréal à la veille de la Première Guerre mondiale. Au sein de ces sociétés et de ces organismes encore embryonnaires, apparaissaient en place les conditions propices à une efflorescence de cette langue. Dès 1907, un immigrant polonais du nom de Hirsch Wolofsky avait en effet lancé dans la ville un quotidien yiddish publié sous le nom de *Keneder Odler* [*L'Aigle canadien*], vite devenu une véritable tribune populaire où il était possible de se renseigner sur la vie communautaire et surtout d'y prendre part¹. De nombreux jeunes immigrants trouvèrent de l'emploi au sein de cet organe de presse, soit comme journaliste, soit comme pigiste ou encore comme travailleur à la composition et à l'impression du journal. C'était sans compter les écrivains et les essayistes qui découvrirent dans l'*Odler* un lieu où faire connaître à un vaste public leurs œuvres et leur pensée. Pendant que les nouveaux venus de Pologne, d'Ukraine, de Lituanie ou de Russie se consolait de leurs difficultés dans leur nouveau pays en lisant un journal dans leur langue maternelle, des organisations politiques ouvraient à Montréal des salles de lecture et des bibliothèques destinées à leurs membres ou à la communauté en général. Comme cela est généralement le cas lors d'un vaste mouvement migratoire, ces institutions émergentes apparurent d'une manière désordonnée et en concurrence les unes avec les autres, jusqu'à ce que Reuben Brainin, un intellectuel est-européen éduqué à Vienne et engagé par Wolofsky en 1912 pour

1. Pour un aperçu des textes que publiait le *Keneder Odler* jusqu'à la période de la Première Guerre mondiale, voir David Rome et Pierre Anctil, *Through the Eyes of the Eagle: the Early Montreal Yiddish Press (1907-1916)*, Montréal, Véhicule Press, 2001, 208 p.

diriger le *Keneder Odler*, réussisse avec d'autres activistes à fonder en 1914 la Yidishe Folks Bibliotek [Bibliothèque juive populaire]. On peut se faire une idée des premiers pas de cette institution centrale de la vie culturelle juive montréalaise, et de l'orientation linguistique de ses premiers usagers, en remarquant qu'elle comptait au moment de sa fondation 449 livres, soit 321 en yiddish, 82 en russe, 29 en hébreu et 17 en anglais².

Une fois établie sur des bases viables, tant sur le plan matériel que dans la sphère idéologique, la Yidishe Folks Bibliotek offrit aux immigrants non seulement un lieu où avoir accès à une littérature en langue yiddish et en langue hébraïque, mais aussi un espace où débattre de tous les enjeux qui assaillaient les immigrants, dont la nécessité souvent de parfaire leur éducation dans le contexte nord-américain. La Bibliotek organisa dès son entrée en service des événements culturels, des soirées littéraires et des cours de perfectionnement dans différents domaines, qui firent beaucoup pour rehausser le statut de la langue yiddish à Montréal. Pendant que des intellectuels, des artistes et des poètes prenaient place dans le concert des voix yiddish, de redoutables organisations syndicales surgirent à Montréal dans le but de défendre un important prolétariat juif à l'emploi des manufactures de vêtements érigées dans l'axe du boulevard Saint-Laurent. Plusieurs milliers d'immigrants est-européens s'étaient en effet dirigé vers l'industrie manufacturière au moment de leur arrivée à Montréal et ils formèrent dès les premières années du xx^e siècle la vaste majorité des travailleurs dans le secteur du vêtement: « Ce n'est qu'à partir des années 1905-1906 que se développa à Montréal, Toronto et Hamilton un véritable mouvement de syndicalisation au sein des métiers occupés par des travailleurs juifs, c'est-à-dire quand s'enclencha l'émigration de masse en provenance des communautés juives de Russie et de Pologne³. » En 1907, l'International Ladies Garment Worker' Union (ILGWU), une organisation américaine, ouvrait à Montréal dans le

2. Simon Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*, Sillery, Septentrion, 1999, p. 216; traduction par Pierre Anctil de l'ouvrage intitulé *Di Poale-Zion bavegung in Kanade, 1904-1920*, Montréal, 1956, 280 p.

3. *Ibid.*, p. 167.

secteur du vêtement féminin des succursales de langue yiddish qui connurent beaucoup de succès. La même tendance se vérifia du côté des ouvriers du vêtement masculin avec le United Garment Workers of America (UGWA), aussi un syndicat d'origine américaine.

La militance des organisations ouvrières à majorité juive fut si efficace à Montréal qu'elle déboucha dès juin 1912 sur une première grève générale dans l'industrie du vêtement, laquelle dura sept semaines et força plusieurs concessions de la part des manufacturiers, dont l'établissement pour la première fois d'une semaine de travail de 49 heures. Entretemps, les syndicats avaient mis à la disposition des écoles yiddish et de la communauté juive plusieurs de leurs meilleurs activistes, lesquels voyaient dans ces institutions éducatives un prolongement de leur militance et de leurs convictions socialistes. Il n'est pas exagéré d'affirmer que les modes de recrutement et de collecte de fonds des premières maisons d'enseignement yiddish de Montréal s'inspiraient des méthodes syndicales et étaient animées d'un même élan en faveur de la culture juive séculière. De même, les idées que défendaient les écoles sur le plan du progrès social, de l'avancement des minorités et de l'égalité des chances correspondaient en tous points au credo des leaders ouvriers, si bien que les deux types d'organisations agirent souvent en symbiose. Les conséquences de ce rapprochement sur les méthodes de recrutement employées et les fondements idéologiques renforcèrent l'emprise de la langue yiddish sur la communauté juive en général, particulièrement dans la sphère symbolique. Cette tendance s'accrut encore lorsque le Congrès juif canadien fut fondé en mars 1919 afin, entre autres, de faire avancer les grands enjeux politiques juifs au Canada. Souhaité et appuyé par les divers milieux immigrants est-européens, le Congrès fut administré par un syndicaliste de renom et activiste scolaire de la première heure, H. M. Caiserman, qui s'assura que l'organisation soit parfaitement capable dès le départ et pendant longtemps encore de fonctionner en yiddish.

L'ouverture des premières écoles yiddish à Montréal fut aussi un tournant remarquable dans l'évolution du système scolaire canadien tout entier, car ces établissements reflétaient une volonté très ferme d'instituer un enseignement complètement séculier. Les

fondateurs de la Maylender Shul, ainsi que des autres maisons d'enseignement yiddish qui suivirent, considéraient le judaïsme comme un phénomène purement culturel et historique, sans signification religieuse particulière, si bien qu'aucune forme de pratique concrète n'était exigée des enfants inscrits. Même les textes sacrés de cette tradition étaient présentés aux étudiants comme les témoignages d'une éthique et d'une tradition spirituelle certes unique, mais qu'il convenait de comparer sinon de mettre sur un pied d'égalité avec d'autres apports externes. En une époque où toutes les écoles publiques de Montréal étaient sous le coup de l'article 93 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, et relevaient directement de l'Église soit catholique soit protestante, les institutions scolaires juives dont il est question ici rejetaient l'étiquette du judaïsme et refusaient d'entretenir des liens structurels avec des synagogues ou des rabbins, quels qu'ils soient. Il va sans dire que tous les Juifs montréalais ne partageaient pas ce point de vue. Cela était d'autant plus vrai qu'il existait un Talmud Tora dans la ville depuis 1896, soit une institution d'éducation qui avait pour mission de transmettre précisément une identité juive religieuse dans le sens orthodoxe du terme. De nombreuses synagogues montréalaises offraient aussi à l'intérieur de leurs murs des cours du dimanche pour enfants. Le parti pris séculier de la Maylender Shul et des maisons d'enseignement qui lui succédèrent se trouve d'ailleurs parfaitement reflété dans les photographies des classes qui sont parvenues jusqu'à nous, où ni les élèves ni les professeurs ne portent les signes extérieurs de la religion juïque.

La Maylender Shul introduisit aussi des innovations pédagogiques de premier ordre inspirées des principes défendus entre autres par Francisco Ferrer Guardia, un anarchiste espagnol qui ouvrit une école séculière et rationaliste à Barcelone au début du xx^e siècle, et par les méthodes de Maria Montessori, une éducatrice italienne qui défendit l'autonomie de l'enfant dans l'apprentissage. Par contraste avec l'institution traditionnelle du *kheyder*⁴, où souvent

4. Un *kheyder* (*khadorim* au pluriel) est une classe pour petits enfants tenue par un maître de manière indépendante et où l'enseignement est traditionnel.

l'autorité du maître était sans partage, les punitions corporelles monnaie courante et où le processus de connaissance reposait souvent sur la seule capacité de mémoriser des élèves, les animateurs des écoles yiddish modernes voulurent mettre l'enfant au cœur de leur démarche et viser son plein développement mental et affectif. Il y a un siècle, ces idées semblaient tellement attrayantes et si novatrices qu'elles expliquent une partie du succès remporté par les maisons d'enseignement yiddish de Montréal. En réalité, le milieu montréalais juif tout entier devint si réceptif à ces tendances pédagogiques récemment apparues que même le Talmud Torah et les maisons défendant l'orthodoxie se plièrent à ces avancées tout en maintenant un enseignement religieux strict. Le premier ouvrage de langue yiddish publié à Montréal en 1910, *Kinder ertsyung bay Yidn, a historishe nakhforshung* [*L'éducation des enfants chez les Juifs, une recherche historique*], rédigé par Moshe-Elimelekh Levin, consistait précisément en un plaidoyer en faveur d'une école religieuse ouverte à la modernité (*kheyder-mesu'kn*). Hirsch Wolofsky, qui rappelle dans ses mémoires est-européennes le souvenir pénible de sa première journée au *kheyder*, passée sous la menace du fouet, insiste ensuite pour ajouter :

Quand je jette un coup d'œil aujourd'hui à notre talmud tora montréalais, surtout dans les classes de maternelle, et constate à quel point les maîtres jouent avec les plus petits, je bénis les *khadorim* qui existent aujourd'hui et les nouvelles méthodes d'enseignement qui n'utilisent plus la punition corporelle. Les enfants accourent au talmud tora ou en maternelle avec beaucoup de joie, au lieu de devoir s'y rendre en larmes⁵!

Il reste que ce furent les écoles yiddishophones qui poussèrent le plus loin ces principes dans la communauté juive et offrirent un programme pédagogique ancré dans un esprit de rationalisme, de sécularisation avancée et de décroissement religieux. Cela se

5. Hirsch Wolofsky, *Mayn lebns rayze, un demi-siècle de vie yiddish à Montréal*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 45; traduction par Pierre Ancil de l'ouvrage intitulé *Mayn lebns rayze, zikhoynes foun iber a halben yorhundert yidish leben in der alter oun nayer velt*, Montréal, 1946, 265 p.

trouva sans doute rendu possible à Montréal par le fait que la très grande majorité des personnes actives au sein de ces maisons d'éducation étaient de fait des immigrants récents, jeunes et en rupture de banc avec leur milieu d'origine en Europe de l'Est. Les activistes attachés à ce genre d'établissement n'avaient pour la plupart pas encore développé de racines véritables dans leur société d'accueil et, pour cette raison, ne se sentaient pas appelés à des compromis ou même à des négociations avec leurs coreligionnaires mieux installés. À peu près tous gagnaient leur vie dans les usines de confection montréalaises et faisaient partie d'une masse ouvrière déjà très exposée par les syndicats aux courants de pensée politique les plus radicaux et les plus révolutionnaires du moment, sous la forme entre autres du socialisme, du marxisme, de l'anarchisme et de l'agnosticisme. W. Chaitman, un des fondateurs des écoles yiddish à Montréal, décrivait de cette manière, en 1938, l'état d'esprit et le gagne-pain principal des membres du corps enseignant de la Natsyonal Radikale Shul [l'école nationale-radical], fondée en 1913 : « Tous sans exception pratiquaient le métier de tailleur. Toute la journée ils travaillaient à la *shoppe*, mais leur attention était ailleurs : ils pensaient à l'école. L'atelier pour eux représentait la grisaille du quotidien, tandis que l'école était comme une fête, un sursaut de l'âme⁶. »

Il ne faut pas croire en effet que les écoles yiddish furent au moment de leur fondation des institutions à plein temps. À partir de 1903, selon une loi provinciale, tous les enfants juifs de Montréal et d'Outremont devaient officiellement s'inscrire dans le réseau scolaire protestant et se soumettre au programme en vigueur dans ce réseau⁷. La Maylender Shul, comme les autres institutions d'enseignement yiddishophones, accueillait ses protégés une fois la journée normale terminée à l'école publique anglophone du quartier, et seulement certains jours de la semaine. Cette situation facilitait d'autant la présence et l'engagement d'activistes qui souvent devaient gagner leur vie dans des manufactures et des

6. Simon Belkin, *op. cit.*, p. 312.

7. Anctil, 1988. Voir aussi *Shulamis: stories from a Montreal Childhood*, Montréal, Véhicule Press, 1983, 158 p.

entreprises diverses. D'après Belkin, la Maylender Shul ne reçut que 20 élèves répartis dans deux classes à son ouverture en janvier 1911. Le professeur attiré à l'institution, Jacob Zipperstein, enseignait aux jeunes de 4 h de l'après-midi à 6 h du soir, et ce, pour un salaire de 10 \$ à 15 \$ par mois⁸. Cette manière de fonctionner resta la norme dans tout le réseau yiddishophone jusqu'aux années 1930, quand finalement un financement plus adéquat et un appui systématique de la communauté rendirent possible l'ouverture de classes du primaire à plein temps. Au moment de leur création, les établissements scolaires de langue yiddish ne recevaient en effet aucune aide matérielle du gouvernement ou des institutions religieuses juives, ne revêtaient aucun caractère officiel et exigeaient de la part des parents des frais de scolarité le plus souvent symboliques. Au cours de leurs premières années d'existence, ces écoles ne pouvaient pas non plus verser de salaires intéressants à leurs administrateurs, et devaient compter sur la bonne volonté d'un certain nombre d'activistes dévoués pour l'enseignement. Cet esprit d'entraide, d'engagement volontaire et d'idéalisme compta pour beaucoup dans la manière dont les écoles yiddish furent gérées au départ et la façon dont elles prirent leur envol.

* * *

Voyons de plus près la chronologie des événements qui menèrent à la fondation de la première école yiddish de Montréal en 1911. Ces maisons d'enseignement, nous l'avons vu, étaient nées dans un climat historique bien particulier : celui de la grande vague migratoire est-européenne. Les immigrants toutefois ne traversaient pas l'Atlantique comme de simples marchandises qui transitent d'un pays à l'autre. À la faveur de bouleversements sociaux importants et de revendications nouvelles, de nombreux courants politiques, qui avaient déjà trouvé une place dans l'intelligence et dans le cœur des jeunes générations, se sont aussi frayé un passage vers l'Amérique. Parmi eux il convient de mentionner certaines formes de pensées alors inédites, dont l'émergence de la sécularité dans

8. *Ibid.*, p. 306.

un contexte juif traditionnel, l'attrait pour le yiddish comme véhicule culturel, le sionisme hertsélien, la renaissance de l'hébreu en tant que langue vernaculaire, l'égalité des sexes, la pédagogie créative et surtout l'idée que les Juifs forment un peuple autonome au sein de la diaspora. Cet ensemble de perceptions et de positionnements, pratiquement jamais expérimentés dans la vie communautaire juive jusque-là, prit forme et surgit pour la première fois en un tout cohérent à la faveur entre autres d'un des tournants marquants de l'histoire russe moderne : l'insurrection de 1905. Ce cataclysme social qui dura plusieurs mois n'atteignit pas que les cinq millions de Juifs russes qui résidaient dans l'Empire, loin de là. Il libéra toutefois chez cette population minoritaire des énergies jusque-là confinées à des domaines très étroits et dont une nouvelle conjoncture politique permettait enfin l'expression sans retenue. Il est très significatif à ce titre que les premières arrivées massives d'immigrants juifs est-européens au Canada, et particulièrement à Montréal, eurent lieu au même moment où la Russie tout entière entrait pour plusieurs mois dans une période d'effervescence politique avancée :

From late 1904 until late 1905, the assault on authority from below was so massive, potent, and successful that the old regime appeared to be disintegrating. The challenges to the established order came from mass movements representing four different social groups: liberals among the middle class and nobility, industrial workers, peasants, and some of the national minorities. The ultimate aims of these groups differed in fundamental ways, but they were united in their determination to end autocratic rule in Russia, which they all held responsible for the country's economic stagnation and archaic social and political institutions. There was considerable unrest, as well as numerous mutinies in the army and navy. Virtually no geographical region remained unaffected by the turbulence. Moreover, the currents of rebellion were so diverse that at times it seemed as though Russia was undergoing not one revolution but a whole series of parallel revolutions⁹.

9. Abraham Ascher, « Interpreting 1905 », dans Stefani Hoffman et Ezra Mendelsohn, *The Revolution of 1905 and Russia's Jews*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2008, p. 21.

Parmi les insurgés se trouvaient aussi des partisans avoués de plusieurs mouvements et parti politiques nés à ce moment au sein de la population juive de l'Empire, et qui proposaient différentes réponses aux défis de l'heure ou aux aspirations particulières de cette minorité très visible. Certains activistes, adeptes du sionisme, prônaient l'immigration vers un foyer national juif en Palestine, tandis que d'autres affichaient une détermination en tant que Juifs à joindre en Europe de l'Est les rangs de la révolution sous la bannière soit sociale-démocrate, soit socialiste, soit marxiste ou encore anarchiste. Plusieurs autres solutions originales ont aussi été mises de l'avant à l'occasion des événements de 1905, dont la création d'un statut officiel séparé pour les Juifs dans l'Empire tsariste, en tant que membres d'une minorité nationale, incluant la possibilité d'avoir un Parlement à eux pour gérer les questions religieuses, linguistiques et communautaires qui étaient toujours en suspens. Au nombre des partis juifs qui naquirent en quelque sorte au milieu des combats menés en Russie au nom des libertés démocratiques, il s'en trouvait un qui réunissait dans son manifeste politique trois idées nouvellement surgies en ce tournant de siècle, soit le désir de fonder une société qui se définisse comme majoritairement juive, de préférence sur le territoire de la Palestine, la volonté de porter la lutte des classes au cœur du projet identitaire juif et le projet de transformer la langue yiddish en un véhicule privilégié de la modernité pour les couches populaires juives. Fondé au plus chaud de la période insurrectionnelle par Ber Borochov en tant que parti politique susceptible de représenter les aspirations juives de Russie, le Poale-Zion [Les travailleurs de Sion] incarnait d'une manière tangible un des grands facteurs de changement qui affectaient alors la vie traditionnelle juive en Russie, soit l'immigration hors de la sphère géographique de l'Europe. Dans la pensée des militants du Poale-Zion, ce mouvement de population devait permettre la naissance d'une société juive nouvelle qui serait égalitaire, révolutionnaire et prolétariste, et dont le véhicule principal de communication serait nécessairement une langue juive, soit le yiddish, soit l'hébreu¹⁰.

10. Vladimir Levin, « The Jewish Socialist Parties in Russia in the Period of Reaction », dans Stefani Hoffman et Ezra Mendelsohn, *op. cit.*, p. 116.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	9
Introduction du traducteur	11
« Baym Onhayb », tiré de <i>Peretz shuln bukh</i> , Montréal, 1938, p. 20-28.	61
Introduction (p. 20)	63
Montréal il y a vingt-cinq ans (p. 20)	65
Quand notre école a-t-elle été fondée exactement? (p. 21)	69
La querelle entourant les principes fondateurs (p. 22)	73
La première école (p. 22)	76
Au Prince Arthur Hall (p. 24)	81
Nous perdons la majorité aux assemblées de l'école (p. 24)	84
Les cérémonies de graduation (p. 25)	88
Le jour de l'inauguration de l'école (p. 26)	90
Foun mayne yunge yorn , New York, Arbeter Ring bildungs-komitet Educational Committee of the Workmen's Circle, 1957, p. 115-227.	105
Préface de Yudl Marx (p. 5)	107
Militant communautaire et étudiant (p. 115)	110
Ma dernière année passée à Pietrikov (p. 118)	114
Les deux grandes idées qui m'ont guidé (p. 122)	121
Mes quatre héros (p. 127)	129
Une littérature qui me tenait à cœur (p. 131)	134

Je dis adieu à ma ville natale (p. 133)	139
En route vers le Canada (p. 141)	145
Je veux devenir travailleur (p. 147)	154
Je jette un premier regard sur Montréal (p. 151)	159
Le rapport entre anglophones et francophones (p. 155)	166
L'Institut Baron de Hirsch (p. 160)	171
Le coup de sifflet à l'école du soir (p. 163)	176
Je travaille dans une usine de verrerie (p. 166)	180
J'apprends le métier de coupeur (p. 170)	185
Je m'engage au sein de la communauté (p. 175)	191
Mon premier hiver à Montréal (p. 177)	195
La grève (p. 180)	199
Le révérend Smith (p. 182)	202
L'œuvre de l'écrivain Peretz (p. 186)	207
Notre vie de bohème (p. 191)	213
Nostalgie (p. 197)	221
Tentatives littéraires (p. 201)	227
Je m'intéresse à l'art oratoire (p. 205)	231
Je travaille chez M. Greenspon (p. 208)	236
Maman est malade (p. 211)	240
Tout s'équilibre (p. 214)	244
Je n'ai jamais cessé d'être un Juif pieux (p. 221)	254
L'activisme communautaire (p. 224)	256
Un entracte sanglant (p. 226)	258
Glossaire	261

CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN WARNOCK 11,5
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2009
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC
POUR LE COMPTE DE GILLES HERMAN
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION